



*Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de tulle Des Magasins de M^r Bioty, Rue de Richelieu N^o 89. Coiffure de M^r Nardin Coiffeur
de LL. AA. RR. Les Princesses d'Angleterre.*

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES.

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

QUE le *Petit Courrier* se réjouisse, et que ses abonnées daignent sourire aux premières lignes qu'il va leur tracer : car il a deux prodiges à leur annoncer ; deux prodiges de goût, de grâce et d'élégance. Le premier, guirlande délicieuse, dont les fleurs, fermées par une gaze cannelée entremêlée de feuilles d'or soutenant une demi-couronne de marabouts posés à



l'inca, est un modèle de perfection et de légèreté. Il est impossible que la physionomie la moins régulière n'acquière quelques nouveaux charmes sous cette séduisante parure. Jolie sans trop d'éclat, distinguée sans trop de bizarrerie, nous n'avons rien rencontré plus digne de nos éloges, et nous croyons n'avoir besoin d'employer aucune fleur de rhétorique pour faire valoir avec succès les charmantes fleurs artificielles que vient d'inventer M^{me} Cazomban, rue St.-Denis, n^o 293.

La seconde merveille que nous recommandons aujourd'hui, offre aussi un modèle de tout ce que l'art peut ajouter à la richesse, car il est difficile de peindre la grâce et l'élégance des berrets en velours écossais, qui viennent de paraître dans les magasins de M^{me} Mure. Entouré d'un chef en or, et très-incliné sur un côté, le milieu du fond de ces berrets est orné d'un nœud formé par un large ruban tissu d'or et de soie nuancée, dont les deux bouts, d'une aune et demie de longueur, et terminés par un gland d'or, viennent tomber presque jusqu'aux pieds; un troisième bout de ruban, beaucoup plus court, traverse le dessus de la tête, et vient flotter sur le col. Le charme de cette coiffure est comme tout ce qui tient à la grâce, il ne peut se définir; mais il n'en est pas de même du triomphe général qu'elle vient d'obtenir dans les plus brillans salons, triomphe qui atteste bien plus que nos éloges le bon goût et l'élégance de ces gracieux berrets.

La vogue des berrets donne lieu à mille innovations plus ou moins jolies; on a remarqué dernièrement une élégante dont le berret en velours noir était orné d'une large étoile d'or, enrichie de pierreries et posée sur le côté; un bouton de diamant fixait une double ganse en or, qui servait d'attache à cette brillante cocarde: une longue plume blanche, attachée du même côté, traversait le berret et retombait sur le cou.

On porte beaucoup d'aigrettes blanches sur des chapeaux de couleur et même sur des chapeaux blancs. On a vu quelques chapeaux en satin blanc, ornés d'aigrettes noires, qui étaient d'un très-joli effet.

Les robes d'organdies, que les jeunes personnes portent

au bal, sont faites à la vierge, et la plupart ont une large dentelle qui garnit le tour du corsage et retombe sur les épaules.

On voit, dans les soirées dansantes, des robes d'organdie rose ou bleue, garnies de trois volans découpés et bordés d'un petit liseré en satin. Ces robes n'étant pas de très-grande parure, ont souvent des manches longues et des corsages demi-montans presque formés de larges biais qui se croisent sur le devant et sur le dos.

Plusieurs robes en velours *Lord Byron* se garnissent de quatre ou cinq rangs de chefs d'or. Les robes en velours sont en très-grand nombre; celles que l'on porte au matin ou en négligé se garnissent en fourrure.

La mode des manchons est décidément adoptée; plusieurs pelisses sont entièrement doublées en fourrure, mais alors on ne borde point le tour du dessus, et la richesse de la doublure ne s'aperçoit que par le mouvement que lui donne la marche de la personne qui la porte.

Après avoir employé depuis le riche velours écossais jusqu'au simple barège, pour en former des turbans, c'est une idée fort ingénieuse que celle de tirer parti d'une belle chevelure pour donner aux coiffures en cheveux la même disposition, sans autre secours que ceux de longues mèches de cheveux qui, se drapant avec grâce autour de la tête, imitent parfaitement la forme d'un turban; telle est la coiffure que nous donnons aujourd'hui, et qui a été inventée et exécutée par M. Nardin. Nous profitons de cette circonstance pour rendre hommage au talent de MM. Tambard, de Rouen; Gaudin, de Tours; Minet, de Calais, et Chauvau, de Laon, dont nous avons remarqué les coiffures pleines de goût et de grâce que ces Messieurs avaient composée et exécutées chez M. Nardin, pendant leur séjour à Paris.

Plus que jamais le bronze s'emploie dans les ornemens de cheminées et les meubles; nous avons vu un ameublement où des dauphins en bronze remplaçaient tout ce qui jadis eût été des colonnes de marbre ou d'acajou. Ces dauphins, dont la

tête servait de pieds aux meubles, soutenaient sur leurs queues les tablettes des consoles, toilettes, commodes, etc.; et la jeune femme que nous aperçûmes dans une chambre aussi bizarrement entourée, aurait pu nous paraître une moderne Amphitrite, si ses manières, toutes coquettes et toutes françaises, ne nous eussent bientôt rappelé qu'elle appartenait plutôt au domaine des Grâces et de la Mode.

Nous avons aussi vu confectionner, chez M. Darac, un meuble non moins élégant, pour boudoir; les bois étaient en racine d'érable ornée de frises d'or, et la couverture, en superbe mérinos rosé, était bordée de galons en soie blanche. Un atelier d'ouvrières terminait les rideaux en fine mousseline brodés au plumetis.

LITTÉRATURE.

Relation d'un Voyage fait, à pied, en Sibérie, aux frontières de la Chine et au Kamtschatka, par le capitaine Cochrane.

Le voyage du capitaine Cochrane nous offre un exemple extraordinaire de l'intrépidité, de la force et du courage qu'un homme peut puiser dans la ferme résolution d'exécuter une volonté. Voyageant seul, à pied, presque nu, supportant des froids de vingt-sept degrés, bravant les climats, les déserts, la misère, le capitaine Cochrane peut seul répondre d'une manière péremptoire à l'espèce d'incrédulité qu'on serait tenté d'apporter à ce phénomène. « Je voulais voir le monde, » dit-il, et ma fortune ne me permettait pas de voyager autrement; connaissant les dispositions bienveillantes des Russes envers les étrangers, j'étais convaincu qu'en se conformant à leurs mœurs et à leurs usages, en prenant part à leurs amusemens, et en respectant leur religion, un voyageur pouvait traverser leur pays dans toutes les directions, non seulement sans crainte de mauvais traitemens; mais encore avec l'assurance d'y trouver de bons logemens, une nourriture abondante, quelquefois même des vêtemens, et le tout

» pour une somme si légère que je n'ose la citer dans la crainte
 » d'éveiller l'incrédulité ; oserai-je dire que la dépense de mon
 » voyage, de Moscou à Irkutsk (6000 milles, par la route que
 » j'ai suivie), ne s'est pas élevée à plus d'une guinée? »

Après avoir observé une partie de la Sibérie, le voyageur s'arrête à Yakutsk ; là il passait ses soirées chez le commandant de la ville où se trouvaient réunis quelques habitans des deux sexes. Tandis que les hommes buvaient du rhum et du punch, les dames, formant un cercle séparé, muettes et immobiles, ne faisaient autre chose que casser des noix, qui sont en très-grande abondance dans le pays, et pour lesquelles il paraît qu'elles ont un goût immodéré. « Je n'exagère pas, dit le capitaine, en assurant qu'une demi-douzaine de ces dames, assises et silencieuses, expédiaient dans la soirée plusieurs centaines de ces noix, et s'en allaient sans avoir prononcé une parole, si ce n'est à la dérobée, avec la crainte d'être entendues. » Leur manière de prendre le thé est si dégoûtante, qu'on craint réellement de blesser la délicatesse du lecteur en la rapportant. « Chaque personne, dit-il, prend un morceau de sucre qu'elle ronge avec ses dents, pour n'en consumer qu'une petite partie ; et, s'il en reste encore lorsqu'elle a achevé de boire, elle pose la portion restante sur une coupe renversée ; lorsque la société est retirée, tous ces restes reviennent au sucrier, et sont resservis le lendemain. Ce système d'économie ne se borne pas au sucre, il s'étend encore aux biscuits, gâteaux, etc., dont on rassemble les fragmens restans, dans la corbeille d'où on les a retirés. »

Dans toutes leurs habitudes, rien n'est plus révoltant que la manière de vivre des Yakutskiens ; ils dévorent, avec une voracité extrême, le suif, la chandelle, le savon, le poisson et la viande gâtée. Ils font, de ces alimens, des excès à peine croyables, et dévorent jusqu'à quarante livres d'alimens par jour. Le capitaine, voyant à Tobolsk un enfant de cinq ans, qui, assis sur le plancher, grattait avec son pouce les taches de suif tombées d'une chandelle allumée, demanda, étonné de cette action, si elle était le résultat de la faim ou d'un goût pour les substances grasses : on lui répondit qu'elle ne provenait ni de l'une ni de l'autre, mais bien de l'habitude des Tongauses et de Yakutskiens de se repaître de tout ce qui pouvait servir de nourriture, et de ne rien laisser perdre

de ce qui pouvait être mangé. « Je donnai à cet enfant, ajoute » le voyageur, une chandelle du suif le plus impur, puis une » seconde, puis une troisième, et toutes les trois furent » dévorées avec rapidité; le pilote lui donna alors plusieurs » livres d'un beurre âcre et gelé, qui furent avalées en un » instant; enfin un gros morceau de savon rance prit le même » chemin que le reste. Étant alors convaincu que l'enfant continuerait de se gorger aussi long-tems qu'on lui en fournirait » les moyens, je priai mon compagnon de s'arrêter. »

Le premier endroit où s'arrêta M. Cochrane, dans la Sibérie septentrionale, est appelé Zashiverok. Il donne son nom à un commissariat, mais on se tromperait beaucoup si on se formait sur cela une haute idée de son importance. Il ne renferme que sept masures délabrées, contenant chacune un habitant; savoir: deux ecclésiastiques, un officier non breveté, et un second qui a le titre de commandant; un maître de poste, un marchand et une vieille veuve. Ce malheureux village est éloigné de trois cents lieues de tout pays civilisé, et rien ne peut être comparé à la scène de désolation qu'il présente. « Sa vue seule, dit notre intrépide voyageur, glaça » mon sang dans mes veines; ni les rochers et les défilés de » l'Espagne, ni les déserts du Canada, ni les montagnes de » l'Amérique, ni les Pyrénées, ni les Alpes, n'ont jamais rien » offert à mes yeux qui pût lui être comparé! »

ANNONCES.

JOURNAL DE LA JEUNESSE (1).

Comme il est des jouets, des leçons, des plaisirs et de la morale pour tous les âges, il est des journaux pour toutes les périodes que l'éducation vient assigner aux jeunes gens.

(1) Ce journal paraît le jeudi et le dimanche de chaque semaine, format in-8° avec couverture. On s'abonne au bureau du journal, *rue Neuve du Marché-aux-Fleurs*, n° 3, et chez les principaux libraires et directeurs de postes pour les départemens; l'abonnement est de 7 f. pour trois mois, 13 f. pour six mois, 25 f. pour l'année; franc de port.

Nous avons déjà recommandé le *Bon Génie* aux enfans dont la jeune imagination cherche à former ses goûts et à éclaircir ses idées ; aujourd'hui , c'est à ceux dont l'esprit plus élevé a déjà pris son essor que nous recommandons le *Journal de la Jeunesse*. Mais n'est-il pas encore une classe aussi nombreuse qu'intéressante qui demande son journal ? c'est la jeunesse. Non moins avide du nouveau que l'âge mûr, elle ne trouve point dans les feuilletons qui inondent la capitale et la province, des attrails continuels et des leçons suivies ; elle se plaint cependant que des parens ou des maîtres vertueux et éclairés les écartent loin d'eux. Avec quel dégoût et quelle peine ne va-t-elle pas fouiller par force des écrivains aussi antiques qu'effroyables, tant ils sont volumineux. Une longue application, une attention soutenue la rebutent ; elle tente l'ouvrage, mais c'est tout. Aussi quelles ne sont pas les difficultés dont le maître et l'élève ont si souvent à gémir !

Il est donc sage et utile de donner à l'instruction ces charmes qui lui enlèvent la monotonie et l'amas des leçons ; d'instruire en récréant, de n'offrir à l'esprit, au cœur, que ce qu'ils peuvent saisir pour le moment.

Afin d'atteindre ce but, des gens de lettres publient, sous le nom de *Journal de la Jeunesse de l'un et de l'autre sexe*, une feuille qui, paraissant deux fois par semaine, réveille particulièrement la curiosité des lecteurs à qui elle est consacrée. Elle est spécialement l'auxiliaire des pères et mères de famille, des maîtres et des chefs d'institution. Déjà plusieurs maisons d'éducation l'ont accueillie dans leur sein ; déjà plusieurs principaux des collèges se sont empressés de le donner à leurs élèves ; déjà, dans plusieurs institutions, les jeunes gens ont fait entr'eux une collecte et ont sollicité de leurs maîtres la permission de recevoir leur ami et leur mentor.

Nous avons donc cru devoir faire connaître ce journal, dont la plupart des rédacteurs inspirent la plus grande confiance, et sont comptés au nombre de ceux dont s'honore la littérature française ; il nous suffira de citer entr'autres M^{me} la comtesse d'Hautpoul, MM. les académiciens Baour-Lormian, Michaud, de Parceval-Grandmaison, Soumet (Alex.) ; MM. les littérateurs Ancelot, Boucharlot, Guiraud, Hugo (Victor), Valmalette, etc.

J. B.

Cours méthodique de Géographie élémentaire, dédié à S. A. R.
M^{gneur} le duc de BORDEAUX (1).

Le prestige d'un nom qui fait naître tant d'heureuses espérances, la dédicace à M^{gneur} le duc de Bordeaux, suffiraient sans doute pour assurer le succès de l'ouvrage que nous annonçons, s'il ne se recommandait déjà par le mérite d'une rédaction à laquelle MM. Blanchet et Lourmand n'ont rien laissé à désirer. Nous pensons agir dans l'intérêt des instituteurs et des parens, en les engageant à se servir de ce nouveau cours de géographie, qui réunit à l'avantage des recherches les plus exactes, celui d'un style simple, précis et dénué de toutes les discussions abstraites qui fatiguent si communément l'imagination des enfans.

L'on vient d'extraire de l'esprit de truffes qui parfume toute espèce de viande plus agréablement que la truffe même. Un chimiste vient de composer des Eaux blondes et noires; il suffit d'y tremper le peigne pour teindre de suite les cheveux sans autre préparation; une Pomme d'une odeur très-agréable qui les fait réellement pousser en peu de jours; une Eau dont une seule goutte suffit, après avoir fumé, pour purifier de suite l'haleine. Les dames l'emploient pour blanchir les dents, et donner à la bouche la fraîcheur et le parfum le plus suave; une Composition qui fait tomber le léger duvet en dix minutes; une Crème qui efface les rousseurs, le hâle, et blanchit à l'instant même la peau la plus brune; une Pâte qui blanchit et adoucit les mains à la minute; une Eau rose qui donne un coloris très-vif et naturel; l'on peut se laver la figure sans qu'elle disparaisse; elle raffermi le teint, préserve du hâle; l'on peut essayer avant d'acheter. Prix: 6 fr. l'article. Le seul dépôt qui existe en France est chez M. Ma, rue Saint-Honoré, n° 65, entrée du marchand de draps, au troisième. On est prié d'affranchir.

A ce Numéro est jointe la Planche 358.

(1) A Paris, chez A. D. Lourmand, rue Saint-Louis, N° 26, au Marais, et chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., même rue, N° 46, et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.